

## Liberté

### Une conversation dans le noir

Jacques Brault

---

André Belleau (1930-1986)  
Volume 29, numéro 1, 1987

URI : [id.erudit.org/iderudit/31108ac](https://id.erudit.org/iderudit/31108ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)  
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Brault, J. (1987). Une conversation dans le noir. *Liberté*, 29(1), 61-62.

---

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---

**érudit**

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

JACQUES BRAULT

## Une conversation dans le noir

*Quelle archilexie suave pour un futur bouquet de métasémèmes!*

André Belleau

Nous rentrions lentement par les rues du Vieux Montréal. Quand était-ce? en quelle circonstance? Je ne me souviens plus, sauf que c'était tard le soir et que nous emprunions comme par connivence les rues les plus obscures. Nous n'aurons pas été vraiment des amis intimes. Les événements nous auront ménagé diverses rencontres, sans plus. Mais nous nous reconnaissons, sans le dire, campagnes de route. Et au cours de cette conversation lente nous avons beaucoup marché côte à côte.

«Tu sais, la mort aussi est un jeu.» La phrase mit du temps à descendre en moi. Lorsque j'appris la mort d'André, sa réflexion m'apparut à nouveau, hors contexte, et portée par sa belle voix de baryton. Je ne me demandai pas: «Qu'a-t-il voulu dire?» Je ne me demandai rien. J'attendis de toucher un fond de silence. J'ouvris alors ses livres et des revues où figurent de ses écrits. Je lus.

Nous nous disions peu de choses personnelles, en somme. Il n'y avait pas de lune, cela me revient au souvenir que sur un vieux mur nous avons cherché en vain nos deux ombres. Amoureux du «grand style», il me citait gravement des passages de son cher Rabelais, là où, on l'oublie parfois, le comique tonitruant devient penseur et songeur tout ensemble. Il m'apprenait la lecture.

Ses textes critiques et théoriques lui ressemblent. Oui, leur caractère autobiographique est indéniable, en ce sens que, dépouillée de l'anecdote et purgée de la confidence, l'autobiographie profonde constitue l'implicite de ce qui est énoncé. Un écrivain se reconnaît à la qualité de ses silences. Un lecteur aussi. Ce qu'André a écrit au sujet de Gabrielle Roy, particulièrement au sujet du recours à la première personne dans la narration, témoigne au

mieux de la finesse de sa lecture. Se limitant à l'examen de *Rue Deschambault* et de *La Route d'Altamont*, il a perçu, presque sans le savoir, le drame intime de quelqu'un qui écrivait à la fois au plus près et au plus loin des êtres aimés.

Divination d'une sensibilité tout en intelligence, me dis-je maintenant. Notre conversation nocturne nous mena jusqu'à des paradoxes sur le fameux «naturel» en écriture. Il n'aimait guère cette notion suspecte. Je le taquinai sur son sociologisme. Il me reprit sur mon idéalisme. Nous nous fourvoyâmes merveilleusement dans une suite de propositions où ce «naturel» nous revenait au galop. Est-il possible de s'exprimer de telle façon que la pensée se transmette sans figure, sans intermédiaire, éliminant entre le monde et soi l'épaisseur du langage?

Les pages qu'André a consacrées à la lecture référentielle au Québec me paraissent aujourd'hui lumineuses et irremplaçables. J'ai pourtant médité à plusieurs reprises autour de cette question irritante et qu'on a légèrement supprimée de la critique moderne. André m'enseigna la bonne méthode en tenant les deux bouts de la contradiction. Le langage est entièrement idéologisé, c'est vrai; la littérature comme telle tend à l'asocialité, c'est tout aussi vrai. Au milieu de la chaîne, une petite incise assure la jonction et ouvre un abîme de perplexité: «être écrivain, c'est être capable, *malgré soi*, de produire un objet esthétique qui soit une critique de ce langage-là et qui en même temps lui résiste assez pour ne pas être récupéré trop vite.»

Malgré nous, l'inévitable «naturel» nous occupa encore l'esprit. Certaines grandes œuvres, en récusant le langage utilisé, font silence sur ce qu'elles disent. Elles cherchent à échapper aux limites de la forme; c'est pourquoi elles se cantonnent dans la région du neutre, ne s'accordant de manière qu'inapparente ou presque. Je sentais qu'André là-dessus se faisait violence par honnêteté intellectuelle, qu'il se renonçait en ne parlant que pour ensuite mieux m'écouter. Nous allions ainsi, au plus sombre d'une inconnissance chercheuse et heureuse.

Le relisant après sa mort, je mesure à quel point sa pudeur m'a distrait de son inquiétude spirituelle. Son parcours apparent a-t-il masqué sa démarche véritable? Je ne trouve pas de réponse. Je ne trouve que les échos d'une conversation complice dans un noir total qui nous tenait ensemble et au plus près comme un seul et large manteau jeté sur nos épaules. Ma pauvre vie me reste. Et lui, sa pauvre mort. Nous continuons à jouer le même jeu.